



HAL
open science

Entre incertitudes et émotions : l'apiculture, un travail vivant

Lucie Dupre, Agnès Fortier

► To cite this version:

Lucie Dupre, Agnès Fortier. Entre incertitudes et émotions : l'apiculture, un travail vivant. Philippe Spoljar; Lucie Dupré; Caroline Depoudent. Construire, perdre, retrouver le sens du travail en agriculture, Educagri Editions, pp.59-71, 2024, 979-10-275-0553-1. <halshs-04501313>

HAL Id: halshs-04501313

<https://shs.hal.science/halshs-04501313v1>

Submitted on 23 Aug 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Entre incertitudes et émotions : l'apiculture, un travail vivant

Lucie Dupré Cesaer, Inrae, Institut Agro, Université Bourgogne Franche-Comté, Dijon

Agnès Fortier UMR Sadapt, Université de Paris-Saclay, Inrae, AgroParisTech.

La mortalité accrue des abeilles au cours de la décennie 1990 et les mobilisations qu'elle a suscitées, y compris dans la sphère médiatique, ont révélé l'apiculture au grand public. Activité singulière et marginale au sein de la sphère agricole, elle s'en démarque à plus d'un titre : absence de structuration en filière jusqu'à ces dernières années, diversité des statuts sous lesquels elle s'exerce (amateur, pluriactif et professionnel) avec une large dominante d'amateurs, nature même de l'animal oscillant entre domestique et sauvage (Marchenay, 1993), lien bien particulier au foncier. Par ailleurs, l'activité se place résolument sous les auspices de l'aléa et de l'incertain qui vont croissants : risques sanitaires, climatiques, économiques, problèmes d'accès à la ressource, autant de facteurs qui entravent la pratique, la rendent plus complexe et *in fine* menacent la production de miel.

La réflexion proposée ici vise à comprendre en quoi l'engagement dans l'activité apicole pluriactive et professionnelle semble faire sens, en dépit de ces multiples difficultés. Nous mettrons donc l'accent sur ce qui ressemble à un paradoxe, nous conduisant à questionner l'articulation entre incertitudes et production de sens d'une activité agricole, par nature singulière et caractérisée en outre par une grande diversité de systèmes. Nous avançons l'idée que si l'apiculture partage bien des traits avec l'agriculture, notamment dans les motivations d'accès au métier, elle s'en détache par le lien nécessaire et complexe à la nature et au vivant, et dont la maîtrise échappe en partie à l'apiculteur. Alors que la modernisation a poussé les activités agricoles à s'affranchir autant que faire se peut des contraintes environnementales, l'apiculture demeure fortement dépendante de la disponibilité et de la qualité des ressources mellifères et nectarifères présentes dans le territoire. Notre analyse prend appui sur les travaux de psychologie, sociologie du travail et d'anthropologie des techniques. Nous faisons l'hypothèse que la grande diversité des systèmes apicoles combinée à une incertitude consubstantielle à l'activité fondée sur ses liens étroits avec l'environnement et le vivant, contribuent à la production de sens. Cette réflexion s'appuie sur une série d'entretiens approfondis réalisés auprès d'apiculteurs pluriactifs et professionnels dans deux régions, la Bourgogne Franche-Comté et l'Île-de-France¹.

Après avoir fait état de la diversité des profils et des systèmes de production en apiculture, nous montrons tout d'abord à quel point les incertitudes et les aléas exigent une capacité d'adaptation et d'anticipation qui sont potentiellement sources d'intérêts, d'enthousiasmes et de créativité chaque fois renouvelés. Nous insistons ensuite sur la gamme d'émotions et d'affects particulièrement riches liée à la confrontation avec un réel instable et imprévisible qui donne au travail apicole une dimension profondément vivante. Enfin, nous mettons en évidence que la pratique apicole concourt au développement d'une expertise du monde naturel donnant à comprendre un territoire dans sa toute sa complexité socio-écologique. Autant d'éléments qui, dans un contexte de fort soutien social lié notamment à la valorisation de la pollinisation, renforcent le sens de l'activité.

1. Diversité des profils et des systèmes sociotechniques

1. Elle a bénéficié du soutien financier de l'Inrae (programme SELGEN-Genobees), des régions Bourgogne et Île-de-France : PSDR (Cap-IDF), Devapic (ANER-Bourgogne-Franche-Comté). Nous remercions les apicultrices et apiculteurs pour le temps qu'elles et ils nous ont consacré.

L'apiculture est souvent liée à un projet de reconversion professionnelle. Les apiculteurs rencontrés étaient auparavant militaire, travailleur du bâtiment, commercial, éducateur spécialisé, professeure de couture, informaticien, directeur des ressources humaines. Certaines motivations, bien partagées avec le monde agricole, reviennent souvent dans l'explicitation de leurs trajectoires : la volonté d'être « son propre patron », de gagner en autonomie, de travailler « dehors » et avec le vivant. D'autres mobiles renvoient à une insatisfaction grandissante qui, rendant intenable la vie professionnelle d'avant (conflit éthique ou moral, sentiment de ne plus trouver sa place), ont précipité l'entrée en apiculture professionnelle. De fait, on ne se tourne pas par hasard vers l'apiculture : on y cherche un espace de « liberté », une forme d'indépendance, un sens perdu ou jamais trouvé ailleurs ou une mise en cohérence entre projet de vie personnelle et projet professionnel (Dupré, 2023). La grande diversité des façons d'exercer l'apiculture et de composer son propre système y concourt.

À la différence de sa « sœur » l'agriculture (Decourtye, 2018), l'apiculture est faiblement normalisée et encadrée par les pouvoirs publics. Les apiculteurs disposent ainsi d'une marge de manœuvre certaine pour conduire leurs projets. Les éléments constituant un système apicole sont nombreux et s'agencent dans une grande diversité de configurations dont on ne trouve probablement pas d'équivalence ailleurs. Selon le produit visé (miel, essaim, génétique, gelée royale...), le nombre de colonies et de miellées, la commercialisation (vente au détail sur les marchés ou en gros, transformation), le fait de travailler seul ou à plusieurs, ou encore selon le type de génétique, la façon de renouveler le cheptel, le cahier des charges retenu le cas échéant, etc., on recense un nombre presque infini de combinaisons reposant parfois sur des micro variations. Par ailleurs, pour une même pratique, un large de choix de procédés existe, comme nous l'avons montré à propos de la génétique (Dupré, *et al.* 2019). Pour prendre un autre exemple, la façon de traiter le varroa (un parasite très préoccupant) fait appel à plusieurs méthodes : pose de bandelettes, huiles essentielles ou dégouttement d'un sirop d'acide oxalique en hiver. Cette dernière donne lieu là encore à différentes techniques : « *Moi je fais avec une seringue, il y a des collègues qui font avec un pistolet doseur, il y en a avec un camel back, il y en a avec une bouteille.* » (Simon, apiculteur professionnel). Bref, « *Tu choisis la technique qui est la mieux adaptée à tes attentes, tes préoccupations, à ce que t'es prêt à faire* » (Benoît, apiculteur professionnel). De manière générale, chaque apiculteur construit son système en relation avec un environnement particulier qui oriente plus ou moins fortement ses choix, mais aussi en fonction de ses préférences, de ses goûts, de ses moyens, de ses objectifs, de la gestion économique de l'exploitation, etc. En un mot, chacun construit un système au plus près de ce qui lui convient intimement, à l'image des frères Mèlin apiculteurs, double-actifs franciliens. La base de leur projet apicole consiste à « *mettre des ruchers vraiment à proximité des gens.* » C'est-à-dire à établir des partenariats avec les mairies qui leur allouent des terrains pour disposer leurs ruchers avec « *l'idée de faire plein de petites récoltes en mettant en avant le miel du coin.* » Leurs miels sont étiquetés par ruchers : miel de L..., miel de F..., de C..., etc., et écoulés essentiellement en local, lors des marchés de Noël. « *Les gens connaissent nos ruches, les voient, [elles sont peintes de couleurs vives et bien visibles] ils savent que c'est le miel du coin, ils nous connaissent et du coup ils ont l'impression d'acheter leur miel parce que les abeilles vont butiner partout dans leurs jardins, c'est leur miel du coup !* » Cet autre apiculteur professionnel installé avec sa femme en bio dans le Morvan, privilégie un système sédentaire tardif – « *on travaille déjà comme des dingues* » – adapté à son territoire, en 3 miellées, vente en demi gros et valorisation sous forme de pain d'épices ; tandis que son collègue et voisin, en bio également, se refusant à vendre en supermarché, fait les marchés « *pour prendre l'air car on vit comme des ours par moments.* » Tel autre en pays de grande culture, a opté pour un système intensif, une génétique très contrôlée, avec une miellée de printemps stratégique, de plus en plus précoce, une autre d'acacia, une transhumance sur le sapin, et une commercialisation en supermarché et magasins. Cette diversité d'éléments faisant système permet à l'apiculteur de développer « son activité, ses objets, ses instruments, ses destinataires, en affectant l'organisation du travail par son initiative » (Clot, 2008 : 7) et en s'appropriant du même coup son milieu de vie. C'est là un point important qui manifeste son « pouvoir d'agir » et sa capacité à infléchir son projet en faisant valoir ce qui compte pour lui, ses aspirations et ses valeurs. Cette capacité d'action se trouve décuplée par le rôle majeur de l'environnement en apiculture – et notamment de la météo – par nature instable, imprévisible et incertain.

Encadré sens du métier :

« *Le virus a pris !* » se plaisent à rappeler les frères Mèlin, apiculteurs double-actifs en Île-de-France, témoignant ainsi de leur engouement pour les abeilles. À la tête d'une exploitation d'une centaine de ruches qui s'agrandit au fil du temps, ils trouvent l'un et l'autre de multiples satisfactions dans la conduite de leur projet apicole (cf. *supra*). « *J'aime le contact avec la nature et aujourd'hui, je le trouve dans l'apiculture [fait remarquer l'un d'eux]. C'est une espèce de liberté, c'est se retrouver au milieu de Paris la tête dans les abeilles en oubliant qu'on est au milieu de Paris par exemple. C'est des échanges dans les repas, c'est une activité avec mon frère en plus. Le fait de proposer un produit sain qui vient directement des abeilles dans le pot et directement aux consommateurs. Essayer de faire quelque chose de bon, mettre en valeur le terroir, mettre en valeur les abeilles. C'est une fierté de faire ce miel-là et de pouvoir le proposer.* » Et d'ajouter : « *Plus ça va, plus on trouve des intérêts. On s'est mis à faire des transhumances pour avoir une diversité de miel intéressante et des goûts qu'on ne va pas retrouver ici en fait. Ça a commencé avec le châtaignier parce que moi j'adore le miel de châtaignier et nos amis en Ardèche avaient des châtaigneraies bio donc on a commencé à les mettre sur le châtaignier. L'année d'après on a trouvé de la lavande donc on a fait châtaigne et lavande. J'ai des amis en Haute-Loire donc on a commencé à faire du miel de forêt. Cette année on a un ami agriculteur en Auvergne qui a planté du sarrasin (...) donc on est venu mettre des abeilles dans son sarrasin.* » Tout en représentant une charge de travail et un investissement conséquents pour réussir à enchaîner les floraisons, la transhumance est vécue comme un moment privilégié dans la saison apicole. « *Nous, en fait, on aime bien partir dans le sud de la France (...). Le fait de se déplacer, de se retrouver dans des grands espaces (...). Quand on est dans la lavande on a des coins pour aller sauter [dans l'eau], se baigner (...). On a aussi des amis qui sont là-bas, du coup on passe les voir...* » Le voyage de nuit est aussi une occasion de « se retrouver » : « *On part tous les deux en transhumance à chaque fois (...). Voyager la nuit c'est pas comme voyager le jour, on va discuter entre nous.* » Au final, la transhumance mêle différents registres étroitement imbriqués : « *Ça permet de faire du bon miel parce que maintenant on parle de miel un peu comme on parle de vin* », « *c'est un échange entre nous, c'est un échange entre nous et les abeilles, c'est un échange entre nos abeilles et d'autres personnes (...), c'est un vecteur de communication.* »

2. Incertitudes environnementales & créativité professionnelle

Alors que l'agriculture industrielle s'est attachée à s'affranchir autant que faire se peut des processus naturels, l'apiculture reste fondamentalement confrontée à un « réel » parfois « incommode » (Sigaut, 2004 : 128) tant du point de vue de l'environnement que du statut de l'animal. La météo pèse lourdement car elle affecte la végétation, dont les abeilles dépendent pour vivre, et le cycle de la colonie : un coup de froid, de la pluie au mauvais moment ou trop longtemps qui empêche les abeilles de sortir, des sécheresses prolongées, voilà les floraisons compromises et avec elles, la survie des colonies. Au contraire, une période de beau temps précoce, et les butineuses sortent déjà ; une rentrée de colza, et la ponte s'accélère brutalement. L'abeille est extrêmement sensible, et toute variation dans et de son environnement se répercute sur l'activité de la colonie, comme le souligne cet apiculteur bourguignon : « *Dès qu'il y a un problème [dans les alentours], on est dans les premiers à le savoir : par exemple un manque de ressources hydriques, il y a un pesticide qui traîne on le sait très vite parce que c'est un animal qui réagit très vite au moindre changement.* » À ces aléas climatiques s'ajoute le caractère peu maîtrisé et maîtrisable de l'abeille, dont le processus de domestication est loin d'être achevé. Animal au statut incertain, mi-sauvage, mi-domestique (Marchenay, 1993) l'abeille se démarque de la plupart des animaux d'élevage : « *On a domestiqué les vaches, on a domestiqué les cochons mais l'abeille quand elle a décidé d'essaimer, elle essaime [une partie de la colonie quitte la ruche avec la vieille reine]. Quand elle a décidé de faire quelque chose elle le fait toute seule, elle ne vient pas me demander mon avis. Donc ça reste un animal sauvage.* » (Bernard, apiculteur vosgien). Dans un tel contexte, conduire les colonies (c'est-à-dire les garder en vie et en bonne santé, les préparer aux miellées, les hiverner, les renouveler) repose sur un entrelacs complexe de relations entre l'apiculteur, les abeilles et l'environnement sur lequel l'homme n'a généralement pas la main. En la matière, les incertitudes sont multiples et l'apiculteur est souvent démuni : « *on est en bout de chaîne, on ne maîtrise rien* », « *c'est la météo qui fait le jeu* ». Une telle incertitude ne vient pas seulement déstabiliser le système, elle pousse également l'apiculteur à développer une grande créativité professionnelle.

Les aléas et les instabilités diverses demandent en effet d'adapter régulièrement la pratique apicole, de suivre au plus près les colonies pour réagir au bon moment, voire d'anticiper ou de réajuster une situation qui pourrait devenir problématique sans intervention (nourrir, contrôler l'essaimage, repenser la génétique, mettre des hausses pour accueillir une récolte abondante, etc.). « *Il n'y a pas de recette miracle, il faut toujours adapter...* » Cette capacité à comprendre ce qui se passe, savoir ce qu'il faut faire, comment le faire et à quel moment est le fruit d'un long apprentissage éprouvé au fil du temps (Dupré, Fortier, 2021). Avec l'expérience, le système se stabilise, mais dans une certaine mesure seulement, puisque l'environnement redistribue les cartes chaque saison. Confronté à un milieu toujours changeant, l'apiculteur est donc amené à questionner sans cesse ses choix, à repenser son travail, voire à se remettre en cause – la sanction ne se fait parfois pas attendre. Ainsi, le constat de cette apicultrice qui a souhaité aller au bout de ses principes alors que les fleurs manquaient : « *on n'a pas voulu nourrir, on pensait que ça tiendrait. On s'est planté. On en a perdu beaucoup [des colonies].* » La personnalisation à ce point poussée du système apicole met chacun devant ses choix et ses responsabilités. Tous les apiculteurs insistent sur le fait qu'il faut interroger sa propre pratique avant de mettre les autres en cause, comme le relève cet apiculteur de Côte-d'Or : « *on est dans un schéma où l'apiculteur va dire : si je perds mes colonies c'est la faute du cultivateur qui a arrosé, je fais un raccourci encore. Et le gars il ne se remet pas en cause mais avant de dire que c'est l'agriculteur qui a arrosé, la première question à se poser c'est : est-ce que j'ai bien travaillé ma colonie ? Est-ce que je l'ai traitée correctement ?* » Il s'agit là d'une dimension importante de l'apiculture dans la mesure où une situation difficile n'est pas seulement une source d'inconfort ou d'échec mais donne lieu à une activité intellectuelle intense s'apparentant à une véritable enquête qui permet aux apiculteurs de lui donner du sens. La résolution des problèmes, par un examen minutieux, demande en effet d'ouvrir de nouvelles lignes de réflexion, de faire des liens entre la diversité des éléments chevillant le système apicole.

En dehors des situations délicates auxquelles il faut s'adapter, l'apiculture est fondamentalement une activité d'expérimentation. Tous les apiculteurs rencontrés insistent spontanément, une fois encore, sur ce point. En effet, une fois le système « calé » – et il ne l'est jamais vraiment – l'envie d'expérimenter « autre chose » survient au contact d'autrui, après une lecture, au gré des échanges, dans le but de perfectionner encore tel aspect ou tout simplement du fait de la curiosité qui anime les apiculteurs. Une formule revient en effet souvent : « *On va voir ce que ça va donner* » ou « *Je suis curieux de voir.* » Cette quête permanente et cette agilité dans la compréhension du vivant renvoient à un véritable « plaisir épistémique » (Spoljar, 2022) allant de pair avec une grande curiosité.

Cette recherche constante est facilitée par le coût souvent faible des innovations : « *Comme ce n'est pas de l'électronique, c'est pas de l'informatique de très haut niveau, c'est pas très cher finalement les inventions.* » À cela s'ajoute la possibilité de bricoler soi-même certains accessoires et systèmes : « *Les méthodes sont infinies. Elles sont inventées par des apiculteurs, modifiées par certains et améliorées par d'autres. Ça ne fait pas appel à du matériel lourd. Tu peux très bien fabriquer ton matériel et le modifier.* » Autant de facteurs qui incitent à explorer de nouveaux systèmes à moindre frais quitte à en changer rapidement : « *Tu peux avoir un gars qui invente un truc, qui modifie un truc et puis c'est vraiment plutôt bien, donc tu testes et puis ça ne te plaît pas donc tu arrêtes* » ; « *Des fois on adopte pendant deux ans, en fait on se dit « non, c'était bien avant.* » Par ailleurs, de par sa nature et son cycle de vie, la colonie se prête assez aisément à des expérimentations allant de la génétique aux méthodes de renouvellement et de conduite du cheptel. Enfin, cette passion expérimentale est facilitée par le fait que le test peut se faire à petite échelle (sur quelques ruches) sans nécessairement affecter l'ensemble des colonies et donc sans mettre véritablement en danger la production de l'année. Le bénéfice se situe le plus souvent au niveau de la connaissance de l'ensemble du système apicole et de sa maîtrise. C'est en effet à ces occasions que la compréhension s'élargit, se complexifie, gagne en finesse, et *in fine* procure à l'apiculteur une grande satisfaction et une autonomie croissante (Fortier, *et al.* 2019).

Être questionné en permanence par les incertitudes mais aussi se questionner soi-même sont au fondement de l'intense activité cognitive sur laquelle repose l'apiculture et qui est un puissant producteur de sens. La confrontation avec un réel instable exige en effet de déployer sa créativité, son ingéniosité dans une activité qui

relève du bricolage, des arts de faire (Certeau, 1990) et de l'exercice de la métis² (Détienne et Vernant, 1978 ; Salmona 1994). Si l'on suit Dejours et Molinié, s'y joue là véritablement le travail, c'est-à-dire la nécessité de « suppléer à ce qui n'a pas été prévu » dans des procédures, des modes opératoires plus ou moins standardisés, ce que les psychologues du travail nomment le décalage entre le prescrit et le réel (Dejours, Molinié, 1994 : 37). Ces aménagements ne peuvent jamais être totalement anticipés pour la bonne raison qu'ils sont réinventés presque à chaque fois, au gré des paramètres (météo, floraisons, état des colonies) influençant directement le vivant. De fait, selon Y. Clot, de telles situations favorisent « l'établissement de liaisons nouvelles dans et par l'activité, origine d'affects actifs, d'appétits professionnels et colorés d'émotions » (Clot, 2008 :14). L'émotion est en effet très présente ; elle se décline selon différents registres autour de certains moments et objets singuliers.

3. Un travail chargé d'émotions

Une palette d'émotions accompagne le travail des apiculteurs, indépendamment de leur âge, expérience ou statut (Van Dam, Nizet, 2021). Ces émotions renvoient au rapport hommes-abeilles qui suppose un lien très singulier non seulement avec ces dernières mais aussi avec un environnement partagé. L'abeille fascine en effet les hommes de longue date : le fonctionnement de la colonie, son travail acharné, sa fragilité qui n'a d'égal que son ardeur force l'admiration et le respect des apiculteurs, et suscite la passion : « *c'est un côté magique, c'est fascinant, fascinant les abeilles* » ; « *c'est incroyable, on a plein de choses à apprendre d'elles. C'est tout un monde.* » Les apiculteurs insistent sur le plaisir de savourer des moments d'une grande beauté au contact de la nature et avec les abeilles³. « *Pour une personne comme moi qui supporte mal d'être à l'intérieur, c'est un métier où on est toujours dehors. Et pour peu que vous ayez choisi l'endroit où vous faites ça, c'est toujours très beau. On est dans les ruches, on lève la tête, c'est magnifique, et ça c'est important* », insiste cet apiculteur installé dans le Morvan.

Le sentiment de beauté est décuplé dans certaines circonstances. C'est le cas lors des transhumances qui, tout en représentant une charge de travail importante, sont aussi des moments où l'apiculteur prend le temps de sortir de la routine, de s'écarter de son circuit habituel et de son rythme, même brièvement, le temps d'une nuit passée auprès des abeilles. Les grandes miellées sont également des occasions de solliciter tous les sens dans une promesse d'abondance : « *quand vous entrez dans un rucher et que ça sent le pollen de châtaignier* » ; « *À 4 heures et demi du matin, il fait à peine jour, vous entendez ça ronronne, [les abeilles] sortent avant le jour. Et quand elles sortent avant le jour et que dans l'air vous sentez le sucré de la fleur d'acacia, vous vous dites, elles vont faire dans la journée 7 kg de miel, c'est énorme !* » (Pierre, apiculteur professionnel aux marges de l'Île-de-France). De fait, au-delà de la beauté de l'abeille et du milieu, l'émotion la plus forte intervient probablement au moment de la récolte « *quand ça marche* » – un élément de langage très présent qui rend compte du caractère aléatoire et ludique de l'activité. Ce jeu de hasard avec l'abondance est particulièrement marqué lors des transhumances que beaucoup d'apiculteurs évoquent explicitement en ces termes, comme Simon (apiculteur professionnel du Jura) : « *C'est le loto. Même nous ici dans la région, selon où on va en montagne, à 20 kms près, c'est le loto total. En 2019, on n'a pas fait de [miel de] printemps, on n'a pas fait [de miel] d'acacia, on n'a pas fait de [miel toutes] fleurs. Moi je suis monté en montagne, j'avais l'espoir, tous les secteurs où je suis monté ça a super bien marché. Et des collègues qui sont montés à peine plus haut, pas très loin, à 30 minutes plus loin, ils n'ont pas fait de miel. L'apiculture il y a un côté loto de toutes façons* ». Ce côté « loterie » est renforcé avec le miellat de sapin lié à des micro-conditions locales bien particulières (présence de pucerons) qui font que ça va « miéler » ou pas. De tels paris sont l'apanage de personnes expérimentées, guidées par une certaine forme d'intuition et leur intime connaissance des abeilles et des lieux. Si la chance sourit parfois au débutant, celui-ci s'autorise rarement à « miser » gros et à « tenter des coups ».

2. Détienne et Vernant considèrent la métis comme une intelligence pratique combinant « la sagacité, la prévision, la souplesse d'esprit, la feinte, la débrouillardise, l'attention vigilante, le sens de l'opportunité, des habiletés diverses, une expérience longuement acquise » (Détienne et Vernant, 1978, p. 10).

3. Une telle intensité dans le plaisir du partage avec l'animal se retrouve également dans le pastoralisme (voir notamment Beaumont 2010 et 2015).

Quant à la prise de risque chez l'apiculteur averti, elle est toujours calculée. Le fait par exemple de disposer d'un stock de miel suffisant pour pouvoir faire face à une éventuelle mauvaise saison est un élément de sécurisation de l'activité, qui permet d'introduire une certaine audace, toute proportion gardée.

Fortement dépendante des conditions climatiques, y compris dans ses variations les plus locales, la saison apicole garde donc un caractère profondément indéterminé qui ravive la dimension non routinière de l'activité et des récoltes. Elle déjoue parfois les « pronostics », comme se souvient cet apiculteur morvandiau :_« *Au 15 juin on n'avait pas encore fait de miel et puis après ça n'a pas arrêté, on a fait du miel à gogo, et puis partout. Et puis l'an dernier, j'ai 57 ans, j'ai jamais fait de miel de sapin dans le Morvan vraiment beaucoup. L'an dernier au mois d'août, on avait fini la récolte, quand on avait nettoyé la miellerie, tout était propre, on va pour traiter le varroa [qui marque la fin de la saison apicole] et on a reposé les hausses et puis on a fait 2.5 t de sapin, ça m'est jamais arrivé !* » Même constat de la part de Simon :_« *Là, cette année [2021, très défavorable au miel] par exemple, sur le lierre ils ont fait une année extraordinaire. Nous on n'a jamais vu ça en quantité de miel sur cette miellée-là. Elles n'ont rien fait de l'année, rien rien rien du tout, et puis il a fallu qu'on attende le mois de septembre pour que ça fasse des bourrelets de miel.* »

Ces émotions fortes et jubilatoires sonnent comme une victoire sur l'aléa qui accompagne toujours l'apiculture et se met si souvent au travers de sa route. Elles doivent cependant être appréhendées au regard d'autres réalités apicoles : le travail intense conduit parfois dans la chaleur étouffante des habits de travail, la rigueur, la précision dans le déroulé de certaines tâches répétitives voire fastidieuses mais aussi le calme, la maîtrise de soi indispensables lorsqu'on travaille avec des insectes « piquants » par ailleurs très sensibles au stress. Les grandes joies rendent justice à cette dimension ascétique et hautement exigeante du travail apicole. Pour autant, les émotions sont loin d'être toutes positives : la déception, le doute, l'échec, le découragement sont également de la partie. À l'image de cet apiculteur ayant opéré une conversion rapide à l'apiculture professionnelle suite à un licenciement et qui fait état « des journées désespérantes » passées à chercher la reine pour fabriquer des essaims ou encore à arpenter la campagne sur de longues distances pour assurer l'entretien et le suivi de ses colonies. C'est donc plutôt la diversité des émotions et leur alternance parfois rapide qui caractérisent l'apiculture, comme le pointe Simon : « *La saison c'est aussi pas mal d'ascenseurs émotionnels, il y a aussi ça. On peut aller voir des ruchers, ça fait vachement de miel, on est super excité, c'est un truc de fou. Ou plutôt l'inverse : on va voir le rucher, il n'y a rien du tout, tout qui est à moitié mort. Je me dis : mais qu'est-ce qui se passe... on va voir deux jours après, en fait là il fait beau, tu te dis : c'est magnifique. Donc on a vraiment les deux états : on peut être dépité au plus haut point un jour, et puis deux jours après on va voir et on se dit : mais en fait elles sont super bien.* »

Ces dimensions subjectives constituent comme le souligne Clot (2008), autant d'éléments moteurs de l'activité, essentiels dans la capacité d'agir des apiculteurs. Elles réaffectent sans cesse le travail et lui donnent une dimension profondément vivante. Elles soutiennent un travail chatoyant émotionnellement qui nourrit un enthousiasme chaque année redécouvert, une fois la fatigue estompée : « *Je ne me suis jamais dit « ah, j'ai pas envie d'y aller ce matin ».* [...] *Après, en fin de saison, on en a marre, on en a ras le bol. On se dit : vivement que ça se termine. On s'est..., c'est bon c'est bon. Et puis on reprend. Passé janvier, on va taper du pied, on va être excité, on va attendre que ça : de remettre le pied dedans* », estime un apiculteur. Ce précieux va et vient entre affect et intellect ne se joue pas seulement dans le processus apicole à proprement parler. Confronté à un territoire et à des ressources en partie façonnées par autrui, l'apiculteur développe par ailleurs une expertise singulière du milieu naturel.

4. Produire un monde pour vivre ensemble

L'activité apicole ne consiste pas « simplement » à produire du miel dans un milieu donné, mais à aiguïser son regard par rapport à un monde vivant dont l'apiculteur expérimente chaque jour la fragilité. Comme l'a montré F. Sigaut, toute technologie s'inscrit dans une schématisation triangulaire mettant en relations ego, autrui et le réel (Sigaut, 2004 :124). L'apiculteur et non seulement en prise avec les réalités du milieu mais également avec les autres êtres qui peuplent le territoire.

Le travail apicole confronte l'apiculteur à une diversité d'acteurs et d'activités qui lui donnent à comprendre un territoire donné dans sa toute sa complexité socio-écologique. Ce lien au territoire favorise de nouveaux attachements au monde vivant, modifie et intensifie le regard porté initialement sur le milieu naturel et les autres. En prenant conscience de ce qui altère ou favorise son activité et la vie de ses abeilles, l'apiculteur se fait l'expert et le défenseur d'une certaine qualité écologique du territoire à laquelle il contribue. La pollinisation est souvent citée en exemple. Ainsi, cette apicultrice évoquant des agriculteurs voisins : *« ils ont une pollinisation qui est complètement différente depuis qu'il y a un rucher. Ils nous le disent. On est très bien accueilli, à chaque fois qu'on a été demander [pour poser nos ruches]. Il y en a qui viennent nous chercher. »* Ces retours gratifiants confortent la place sociale des apiculteurs et leur rôle dans le bon fonctionnement des écosystèmes et dans les territoires ruraux. Les liens aux autres, nourris par cette confrontation au réel, ne sont toutefois pas tous socialement harmonieux. *« Des ruchers qui sont en contact avec la grande culture, ben, y'aura plus de dégâts qu'un rucher qui est dans le milieu d'une vallée où il n'y a que des prés [constate l'un d'eux]. D'ailleurs on voit bien... on avait fait au niveau Seine-et-Marne une carte avec tous les emplacements des ruchers. Et ben, tous les emplacements des ruchers c'était le long des cours d'eau, les vallées où on ne peut pas cultiver, les zones de prairies, c'est tout hein ! Les grands plateaux à perte de vue... euh aucun intérêt pour l'abeille. »* De fait, le rapport aux agriculteurs relève souvent d'un jeu social complexe fait de compréhension mutuelle et d'évitements feutrés, de conflits désamorçés et de situations dont les apiculteurs doivent s'accommoder (Calla *et al.*, 2023).

Il arrive aussi qu'il leur faille défendre une vision encore mal acceptée d'une nature plurielle, diverse, irrégulière et fragile, que la pratique apicole leur a fait découvrir. C'est alors l'occasion de confronter des visions antagonistes de ce que doit être la nature, qui ne sont pas sans peser sur les relations sociales de proximité. Alexandre, apiculteur professionnel en Haute-Saône, par exemple, a été sollicité par un retraité pour mettre des ruchers dans son verger. Mais ce dernier n'espérait pas tant une pollinisation optimale de ses arbres qu'un entretien régulier et à moindre coût du terrain. Devant la végétation que l'apiculteur avait laissée se développer, le propriétaire du verger a exigé que « ce soit coupé » et « propre ». L'apiculteur s'y est résolu, la mort dans l'âme : *« Ça m'a bouffé. J'ai tout nettoyé, j'ai broyé toutes les sauterelles et tout. C'est super, vous êtes content maintenant ? C'est tout propre, j'enlève les ruches et basta. J'ai dit : vous croyiez que j'allais faire un jardin anglais ? J'ai pas que ça à faire moi d'aller tondre tous les 10 jours ! »* Et d'ajouter : *« vous avez beau dire que vous êtes pour la biodiversité, vous êtes pas du tout pour la biodiversité. Là il n'y a jamais eu autant de vie dans votre verger que depuis que je m'en occupe au final (...). Il y a certains agriculteurs c'est aussi ça, propre, propre. On défriche, on fait du rotobroyeur sur les ronces et tout, parce que c'est sale. »*

Prenant à rebours les notions de « propre » et de « sale » associées à la fierté ou au déshonneur professionnels agricoles (Burton *et al.*, 2021), l'apiculture déploie un regard nouveau, valorisant au contraire le désordre végétal abritant une diversité d'insectes grâce à des pratiques contrevenant aux « normes » agricoles en vigueur. À travers l'abeille, c'est en effet tout un cortège floristique et faunistique qui devient visible et auquel l'apiculteur contribue. Il ne s'agit donc plus seulement de « ses » abeilles ni de ce dont elles ont besoin pour vivre mais d'un milieu où cohabitent différentes espèces (humaines et non-humaines) en plus ou moins grande harmonie. L'activité apicole contribue ainsi à produire un monde pour vivre ensemble. Cet élargissement de l'attention aux autres formes de vie affermit l'expertise apicole qui va donc bien au-delà de la production de miel et du savoir nécessaire pour y parvenir. Il renvoie à ce désir évoqué par A. Crawford de « rendre notre univers intelligible afin de pouvoir nous en sentir responsables. » (Crawford, 2009 : 14). Dans une telle perspective, l'apiculture prend tout son sens non seulement pour l'apiculteur mais aussi aux yeux des autres, en tant qu'elle contribue à sensibiliser et à alerter sur l'état de la nature. Elle bénéficie dès lors d'un jugement « d'utilité » formulé par la société (Dejours 2011) très valorisant

L'apiculture est une activité à laquelle on s'adonne souvent en seconde intention pour y chercher une meilleure adéquation avec ses aspirations, quelle qu'en soit la nature. L'incertitude, l'aléas et la complexité des rapports au vivant qui la caractérisent pourraient sembler paradoxale avec cet engouement pour l'apiculture. Nous avons montré, au contraire, que le lien apicole au vivant, chargé d'émotions plus ou moins denses, requiert une intense activité cognitive qui apparaît comme un puissant producteur de sens. Il donne lieu en

effet à des situations qui se présentent comme autant d'intrigues pour l'apiculteur. La résolution de ces dernières procure un certain plaisir, notamment parce qu'elle ouvre d'autres possibles et espaces de curiosité, renforçant ainsi son pouvoir d'agir. La diversité des agencements dans la construction du système apicole contribue en outre à personnaliser l'activité en privilégiant ce qui compte pour l'apiculteur. Si l'apiculture suppose un face-à-face intime et solitaire – voire secret – avec le milieu et les abeilles, l'apiculteur n'en est pas moins en prise permanente avec un réel qui le met en contact d'une façon ou d'une autre avec autrui et ce, de deux manières. D'abord, elle le conduit à produire non pas seulement du miel, mais également des connaissances légitimes sur ce qu'est un monde dans lequel les abeilles et d'autres espèces parviennent à vivre en harmonie avec les hommes. Il est ainsi dépositaire d'un savoir sur les abeilles mais aussi plus largement sur le vivant. Ensuite, l'apiculture apparaît comme une activité d'intérêt général. On est donc loin ici des critiques sociales vives dont l'agriculture est l'objet.

En effet, contrairement aux activités d'élevage qui sont souvent malmenées, l'apiculture bénéficie d'un fort soutien social à l'échelle de la société toute entière. La reconnaissance de la contribution de l'apiculteur au bien commun à travers le service de pollinisation, la noblesse du savoir apicole corrélée à la fascination pour les abeilles confirment les apiculteurs dans la nécessité de leur métier et ce, souvent indépendamment de la façon dont il est exercé. Tous les apiculteurs en ont fait l'expérience : au marché, dans leur cercle proche, dans leur demande de financement ou dans leurs relations avec les citoyens. Cette reconnaissance par autrui est fondamentale car elle « contribue de façon majeure à la production de sens du travail » (Gernet, Dejours, 2009 : 31). Toutefois, l'enchantement dont bénéficie l'apiculture ne doit pas masquer les difficultés présentes et à venir de ce métier. Il est en effet à craindre que le bouleversement climatique réduise la palette émotionnelle des apiculteurs à de l'inquiétude, de la souffrance et des échecs répétés. Une situation dans laquelle les jeux seraient faits chaque année, sans surprise.

Bibliographie

- Beaumont I., Être berger salarié dans les Alpes, in Meuret M. (coord.) *Un savoir-faire de berger*, Educagri Editions, Quae, 2010, p. 297-314.
- Beaumont I., Berger : du salariat au compagnonnage des brebis, in G. Lebaudy, Msika B., Caraguel B. (dir.) *L'alpage au pluriel*, La Cardere, 2015, p. 93-102.
- Bernoux Ph, 2015, *Mieux-être au travail : appropriation et reconnaissance*. Octares Éditions.
- Burton Rob J. F., Forney J., Stock P. et Lee-Ann Sutherland, *The good Farmer. Culture and identity in food and agriculture*, 2021, Routledge.
- Calla S., Lécuyer L. et J. Young, Apiculteurs et agriculteurs, des relations entre interdépendance et arrangements locaux, in Joly N., Dupré L., Petit S. (dir.), *D'une agriculture l'autre*, Educagri Editions-Quae, 2023, p. 21-32
- Chouteau A., Busses M., Lescoat Ph, *Les personnes non issues du milieu agricole : le futur du renouvellement des générations en élevage ?* Rapport d'étude, CNE, APT, Idele. 2020,
- Clot Y., *Travail et pouvoir d'agir*, Paris, PUF, 2008.
- Crawford, M., *l'éloge du carburateur*, La découverte, 2009.
- De Certeau M., *L'invention du quotidien. 1. L'art de faire*. Gallimard, 1990.

- Decourtye, Axel, (dir.) *Les abeilles, des ouvrières agricoles à protéger*, Paris, Éditions France Agricole, 2018.
- Dejours C., « La psychodynamique du travail face à l'évaluation : de la critique à la proposition », « *Travailler*, 1 n° 25, p. 15-27, 2011, <https://www.cairn.info/revue-travailler-2011-1-page-15.htm>
- Dejours C. et Molinier P., *Le travail comme énigme*, *Sociologie du travail*, 36 (HS), 1994.
- Détienne M. et Vernant J.P., *Les ruses de l'intelligence : la métis des Grecs*, Paris, Flammarion, 1978.
- Dupré L. et Fortier A., L'apprentissage de l'apiculture : une éducation de l'attention in Van Dam D., Streith M., Nizet J. (dir.), *Apiculteurs, nature et société.*, Éducagri Éditions, 2021, p. 75-89.
- Dupré L., Fortier A. et Alphanféry P., L'abeille qui convient : sociologie des pratiques génétiques en apiculture, in sous la dir. Van Dam D., Nizet J., Streith M., « *Humain et animaux dans les agricultures alternatives* », Éducagri Éditions, 2019, p. 161-175.
- Dupré L. Les autochtones de l'incertain. L'installation en apiculture à la croisée des mondes, in Joly, N., Dupré L., Petit S. (dir.), *D'une agriculture l'autre*, Educagri éditions et éditions Quae, 2023, p.135-143.
- Fortier A., Dupré L. et Alphanféry P., L'autonomie entre marché, rapport à la nature et production de soi. Approche sociologique des pratiques apicoles, *Développement Durable et territoires*, vol. 10, n°2, juin, 2019, p. 1-25.
- Gernet I., Dejours Chr., Évaluation du travail et reconnaissance, *Nouvelle revue de psychosociologie*, 2, 8, 27-36, 2009, DOI 10.3917/nrp.008.0027
- Marchenay P., Un insecte au statut incertain : l'abeille, *Études Rurales*, 129-130, 1993, p. 117-128.
- Salmona, M. *Souffrances et résistances des paysans français*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1994.
- Sigaut F., Folie, réel et technologie. À propos de Philippe Bernardet, Les Dossiers noirs de l'internement psychiatrique, Paris, Fayard, 1989, *Travailler*, 2004, 2 (n°12) <https://www.cairn.info/revue-travailler-2004-2-page-117.htm>
- Spoljar, P. Contextes critiques et pathologies professionnelles en milieu agricole. Communication au *Centre d'Etudes et de Prospective*, Ministère de l'Agriculture, 15 septembre 2022.
- Van Dam, D., Nizet J., Bonheur, curiosité, tensions : la diversité des émotions chez les apiculteurs, in Van Dam D., Nizet J. et Streith M. (dir.), *Apiculteurs, nature et société*, Éducagri Éditions, coll. « Références », 2021, p. 57-73.